

usurpateurs. L'exemple de Julien, présenté par J. Wienand, est à cet égard certainement le plus révélateur : frustré, contre toute attente, d'une victoire par la mort de son adversaire, il chercha à pallier par différentes stratégies ce qu'il percevait évidemment moins comme un atout que comme une faiblesse de son tout jeune principat. Les interprétations de ce livre ne remporteront pas toujours forcément l'adhésion du chercheur : il propose néanmoins de nombreuses analyses nouvelles d'un sujet fondamental pour la connaissance de l'Antiquité et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire politique et sociale gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Christophe BURGEON, *La troisième guerre punique et la destruction de Carthage. Le verbe de Caton et les armes de Scipion*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2015. 1 vol. 24 x 15,5 cm, 189 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-8061-0254-6.

Doctorant en histoire à l'Université catholique de Louvain, Christophe Burgeon vient d'écrire ce qui est, à notre connaissance, la toute première synthèse consacrée spécifiquement à la troisième guerre punique. L'introduction permet à l'auteur d'exposer les buts de son ouvrage : « revoir l'histoire de ce conflit en sortant des sentiers battus et en versant au dossier des pièces nouvelles, autrement dit en analysant la destruction de la métropole punique sous différentes perspectives : événementielle, historiographique, socio-économique, politique, juridique, morale, etc. » (p. 11-12) ; Chr. Burgeon présente également le contenu et la finalité de chacun des six chapitres. Dans le premier chapitre (p. 15-27), l'auteur dresse un panorama des sources sur lesquelles ses recherches se sont fondées : après avoir mentionné l'important problème que constitue l'absence de sources carthaginoises, il présente les auteurs grecs et romains qui nous renseignent sur la troisième guerre punique, dont les principaux sont Polybe, Appien et Dion Cassius (abrégé par Zonaras). Ensuite, il aborde la question des sources archéologiques, qui permettent de remédier à un écueil non négligeable des sources grecques et romaines : « La chute de Carthage a [...] été déclinée chez une pléthore d'auteurs, mais la cité [...] est une cité stéréotypée, dont les citoyens sont le plus souvent dépourvus de vertus et de qualités morales [...]. La composante du *metus Punicus* [...] est un classique de la pensée romaine : elle est omniprésente dans les littératures grecque et surtout latine. Au total, ces passages forment une image peu flatteuse et, en partie, erronée des Carthaginois » (p. 26-27). D'une manière générale, tout au long du premier chapitre, Chr. Burgeon donne des explications bienvenues sur le crédit que l'on peut accorder à chaque auteur et aux différents types de sources. Dans le deuxième chapitre (p. 29-49), il dresse un portrait du roi numide Massinissa et décrit ses relations avec Scipion Émilien, ainsi que sa politique d'annexions et de pillages sous le regard officiellement impartial, en réalité bienveillant, de Rome, notamment lors de la guerre numido-carthaginoise de 150 : « Des députés avaient bien été dépêchés sur place, mais ils avaient reçu pour mission de mettre fin à la lutte si Massinissa avait été en mauvaise posture et d'encourager la poursuite de la guerre s'il avait été en position de force » (p. 47). Le troisième chapitre (p. 51-73) est intitulé : « *Delenda est Carthago* ». L'auteur y revient sur la fameuse phrase de Caton, rapportée dans différentes versions par les auteurs de

l'Antiquité, et sur son contexte historique ; puis il évoque un motif possible du sénateur, à savoir le combat contre l'hellénisme : « À notre humble avis, en souhaitant voir Carthage détruite, le sénateur conservateur avancé en âge songeait à rayer de la carte une contrée fortement hellénisée très proche de Rome géographiquement » (p. 58). Ensuite, l'auteur aborde le problème très complexe des causes de la troisième guerre punique, en mentionnant aussi bien les motifs psychologiques et moraux que les motifs d'ordre économique, géopolitique ou stratégique ; il se garde de trancher définitivement en faveur d'une des catégories de motifs, et estime que « la prise de décision – rationnelle – d'entreprendre une dernière guerre contre les Carthaginois devait résulter d'une corrélation de facteurs psychologiques, moraux, économiques et géopolitiques » (p. 69). Enfin, il évoque la question de l'opposition à la destruction de Carthage au sein même de la République romaine (voir p. 70-73). Dans le quatrième chapitre, Chr. Burgeon explique le processus qui a mené au déclenchement de la troisième guerre punique : ayant enfreint les conditions du traité de 201 en menant une guerre défensive contre les Numides, les Carthaginois doivent se résoudre à la *deditio* (reddition sans conditions), mais ils reprennent le combat après que les consuls romains ont annoncé leur intention de détruire leur ville et « de transférer ses habitants sur un autre lieu de leur territoire, à une distance minimale de quatre-vingts stades (14,2 km) de la mer » (p. 82). L'auteur mentionne également les opinions des Grecs et, en particulier, celle de l'historien Polybe au sujet de l'attitude des Romains. Le cinquième chapitre (p. 93-109) est consacré au début de la guerre et aux premiers échecs des armées romaines, avant l'intervention de Scipion Émilien. Grâce à des indications d'auteurs anciens et à des données fournies par l'archéologie, l'auteur décrit le tracé de la muraille de Carthage. Il aborde également les vaines tentatives romaines contre cette muraille, le règlement de la succession de Massinissa par Scipion Émilien – pour laquelle Chr. Burgeon évoque différentes explications possibles – et, enfin, l'attitude de Calpurnius Pison, qui est présenté par les auteurs anciens comme « amoral et incapable de remporter la moindre victoire militaire » (p. 108) ; Chr. Burgeon exprime ses doutes sur cette vision des choses, qui est manifestement destinée à mettre en valeur le rôle de Scipion Émilien. Enfin, le sixième chapitre (p. 111-154), d'une ampleur nettement supérieure aux précédents, est consacré à Scipion, au sujet duquel les auteurs anciens ne tarissent pas d'éloges : « Scipion Émilien a suscité l'admiration des Anciens, car, selon eux, il possédait toutes les qualités requises du bon Romain » (p. 112) ; cette admiration est particulièrement visible chez Polybe (voir p. 113). Aussi Chr. Burgeon doit-il régulièrement faire la part des choses et comparer avec un regard critique les textes anciens, dont certains sont parfois « jugés trop favorables à Scipion Émilien » (p. 117). Avant d'en venir à la fermeture du port de Carthage, la prise de Mégara et l'assaut de l'acropole de Byrsa, l'auteur décrit la situation des lieux et recourt avec profit aux découvertes archéologiques, qu'il confronte au texte d'Appien (voir p. 124-127) et qui s'avèrent parfois cruciales : ainsi, dans les années 1980, la découverte par un archéologue écossais de signes peints sur les planches d'un navire carthaginois a permis de conclure à « un processus de préfabrication, évitant ainsi le long façonnage des planches de bordé et accélérant le travail des charpentiers » (p. 127). Chr. Burgeon évoque l'attitude d'Hasdrubal le Boétharque – au sujet duquel Polybe « écrit qu'il est consterné par la bassesse d'esprit de ce tyran » (p. 130) –, l'*euocatio* et la *deutio* de

Carthage, et l'anéantissement final de Carthage, qui aurait donné lieu à quelques larmes de Scipion. À ce sujet, l'auteur écrit : « Nous nous rangeons à l'avis de H. H. Scullard qui suppose que tout cet acharnement contre cette vieille ville a provoqué chez Scipion une exaltation mentale et/ou une crise émotive et psychologique profonde » (p. 140). Le chapitre se termine par un examen des relations entre Caton l'Ancien et Scipion Émilien, qui furent cordiales « en dépit d'une divergence de vue quant à la portée de l'hellénisme en Méditerranée » (p. 147), et par des considérations sur le sort de Carthage, pour lequel « la légende s'est inextricablement mêlée à l'Histoire » (p. 152). Dans la conclusion du livre (p. 155-158), Chr. Burgeon revient sur le redressement économique de Carthage après la deuxième guerre punique – qui a pu susciter les inquiétudes des Romains et les inciter à intervenir militairement –, les rôles joués par Caton et par Scipion, l'idéalisation de ce dernier par les auteurs de l'Antiquité, et les conséquences de la disparition de Carthage pour la République romaine. Tout au long de l'ouvrage, l'on peut apprécier la simplicité et la clarté de la langue utilisée par l'auteur et sa présentation accessible de problèmes parfois complexes, par exemple les causes du déclenchement de la guerre, la comparaison d'auteurs anciens présentant des points de vue différents, ou encore la confrontation de textes anciens à des données archéologiques. Les limites du livre et la méthodologie de l'auteur sont parfaitement définies : dès l'introduction, Chr. Burgeon explique clairement sa volonté d'envisager la troisième guerre punique sous ses différents aspects, et le lecteur peut constater qu'il recourt à tous les types d'auteurs et, plus généralement, à tous les types de sources pour accomplir sa tâche. En conclusion, cet ouvrage est une vraie réussite, une synthèse qui s'impose comme une référence pour tous ceux qui s'intéressent aux derniers jours de Carthage. Julien DELHEZ

Adalberto GIOVANNINI, *Les institutions de la République romaine des origines à la mort d'Auguste*. Bâle, Schwabe, 2015. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 245 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 42). Prix : 78 CHF. ISBN 978-3-7965-3458-4.

Il est rare, dans l'énorme production scientifique actuelle, de pouvoir saluer un ouvrage qui comble une lacune importante de la littérature de base. C'est le cas avec le manuel que nous offre A. Giovannini qui propose la première synthèse en langue française consacrée aux institutions romaines républicaines qui tienne compte des avancées de la recherche depuis près d'un siècle. Depuis la monographie de L. Homo en 1927, les historiens, en ce compris les étudiants débutants, ont dû s'informer d'une matière aussi complexe dans une langue étrangère, dont l'expression elle-même recourt à des termes compliqués et à des structures de phrase nuancées qui souvent obscurcissent le propos. C'est donc en termes de félicitations que nous traiterons de ce volume au contenu exprimé de manière limpide par un des meilleurs connaisseurs de la matière. L'ouvrage se divise en trois parties clairement distinctes : une présentation relativement théorique des institutions romaines structurées de manière à la fois thématique et chronologique, des origines obscures au début du Principat, suivie d'une histoire de ces mêmes institutions pendant la même période cette fois d'un point de vue essentiellement chronologique. Enfin un « état des recherches », plus